Nouvelle-Orléans, octobre 1919.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 1009 de la Bâtisse de la Banque Hibernia,
Nouvelle-Orléans.

Nouvelle-Orléans, octobre 1919.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

GUYNEMER.

Il est des âmes d'aigle, au vol rapide, altier!
Planant toujours plus haut au delà de la grève!
Vivant d'idéalisme, aussi d'élan! de rêve . . . .
Entre les ailes, servant encor le monde entier!

Tel fut l'aigle français, le héros Guynemer!
Dont les braves exploits à travers tout l'espace,
Atteignaient l'horizon, avec beaucoup d'audace!
Comme la foudre enfin, qui traverse l'éther!

Il s'élevait de terre, il eût construit son nid,
Sur la cime des monts comme l'aigle son aire!
Pourtant il était doux, ainsi que débonnaire . . .
Il était frêle et beau, comme est un tout petit.

Suspendre aux pics neigeux, aux rochers les plus grands,
Son plus bel avion aux fabuleuses voiles!
Qui triomphent de l'air pour atteindre aux étoiles!
Pour voir briller les feux de ces astres distants!

Epris d'un grand amour, d'un amour infini
Pour sa terre outragée . . . Il voulut la défendre
De son propre pouvoir: il a pu se suspendre
Haut! dans l'air, pour combattre un empire honni.

Intrépide et vaillant il brave le danger;
Vogue aussi dans l'éther comme au milieu des vagues;
Et lance à l'ennemi des bombes gyrovagues,
Son geste s'agrandit, sa foi ne peut changer.

Puis, il se jette au large, il chasse l'avion,
Suit ce fauve repu de sang et de rapine,
Pour lui rompre les os et lui briser l'échine,
Dans un coup de génie et de noble action!

On eût dit l'alcyon frôlant l'azur au vol!
Mais, c'était **l'as des as** survolant vers la gloire!
Battant l'aile entre ouverte au champ de la victoire,
Avant de reposer ses pas ailés au sol.

De tous les éléments; il a conquis les airs!
Ce fluide est hormis aux lois de son empire;
Il tient entre les mains la palme du martyre,
Sans sépulcre ni croix, on voit noircir ses chairs.

Oh! il a disparu pour ne plus revenir . . .
Au loin! il est tombé dans la zone de Flandre;
Au vent s'en est allée en flots sa froide cendre,
Laissant le mausolée où gît le souvenir . . . . .

. . . .

''Il n'avait que vingt ans, il n'a pas pu mourir . . .
''Il est encor vivant'' a dit sa tendre mère . . .
''Et, sa cigogne plane au dessus de la terre;
''Un jour il reviendra, vers son nid se blottir . . .''

. . . .

De ce dernier voyage il ne reviendra pas.
Il a trouvé la route où l'on monte à la gloire!
Dans un aérostat, vers un observatoire
Où rien n'est ressemblant à celui d'ici-bas.

C'est l'ange tutélaire au geste protecteur.
Qui conduit la cigogne au gré de son coup d'aile,
Afin que l'Alliance, un jour, soit immortelle!
Et, que lui Guynemer revive dans l'honneur!

Ulla.

Le Monument de la Grande Armée.

(Conférence faite à l'Athénée Louisianais par M. le professeur A. Marin La Meslée.)

Mesdames, Messieurs,

Il y a quelques années, la direction des Beaux-Arts à Paris recevait une demande qui lui sembla tout à fait singulière. On en fut d'abord stupéfait, puis on sourit, et l'on fit passer la chose sur le compte de l'excentricité. Voici ce dont il s'agissait: Une dame américaine dont il est inutile de dire le nom, s'était mis dans la tête de donner une fête absolument extraordinaire à laquelle elle se proposait de convier une foule de personnes. La chose devait revêtir un caractère grandiose, mettre en émoi tout Paris, faire parler l'Amérique entière et même produire une profonde sensation dans les cinq par-

ties du monde où de brillants comptes rendus allaient être télégraphiés par les correspondants à tous les grands journaux. Pour lui donner ce caractère de grandeur, pour permettre à celle qui en avait conçu le plan de stupéfier les populations, il lui fallait l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Et elle le voulait avec ténacité. Elle rêvait, tout autour du monument, une splendide fête de nuit, dans un éblouissement de lumière sur la place de l'Etoile, illumination complète de la plate-forme de l'arc, flamboiement des piliers du colosse enveloppés de feux aux multiples et changeantes couleurs, embrasement de la nuit et du monument d'où elle eût émergé en belle place, bien au sommet, pour la contemplation de ses invités; une véritable féerie, enfin. Or comme l'Arc de Triomphe est un monument national, qu'il appartient à la France, elle s'était adressée à son gouvernement pour en obtenir la jouissance d'un jour, et la demande avait été transmise à la direction des Beaux-Arts que cette affaire relative à un monument public concernait tout spécialement. Elle pensait que la chose allait être tout simple et que la permission

d'étonner le bon peuple de Paris et d'émerveiller le monde par une fête sans exemple dans les annales des plaisirs les plus fastueux lui serait accordée après quelques formalités; un peu de "red tape". Elle offrait de bien payer.

Il n'y a pas à dire, l'idée n'avait rien de banal. Seulement, la dame en question n'avait pas compté sans une petite difficulté. Elle n'avait pas songé que les monuments nationaux de France, comme ceux des autres pays, ne sont pas à vendre, ni à louer, surtout aux personnes qui désirent éblouir leurs semblables moins fortunées qu'elles. C'est ce qu'on essaya de lui faire comprendre. Il paraît que ce fut difficile. Mais la direction des Beaux-Arts n'en démordit pas; l'Arc de Triomphe n'avait pas été construit dans le but auquel cette Américaine se proposait de la faire servir. Il lui fallut bien croire à la sincérité des regrets qu'on exprimait de ne pouvoir lui accorder satisfaction et abandonner l'idée depuis longtemps caressée.

Je vous demande pardon, Mesdames et Messieurs, de vous avoir rappelé ce petit incident de la vie de l'Arc de Triomphe. Il est tombé dans

le domaine public. C'est de l'histoire contemporaine et qui, pour cette raison, n'est pas encore oubliée. Un Américain a été le premier à me le conter. Beaucoup d'autres auraient pu le faire. Je l'ai entendu narrer depuis en France. L'histoire est-elle en tous points exacte? Je ne voudrais pas l'affirmer. Elle a dû être fréquemment répétée avant de m'arriver et s'embellir à la façon de toutes les choses qui se transmettent par la tradition orale. Le fond en est vrai, et la chose est assez amusante pour que j'aie songé à vous la citer en commençant cette petite causerie sur le "monument de la Grande Armée".

La légende qui est venue s'y attacher ajoute, mais ce doit être une vile calomnie, que le refus de l'autorisation demandée n'aurait pas été accepté de bonne grâce. "Eh bien! alors, aurait-on dit, à quoi sert-il donc votre monument? A rien? Ce n'est qu'une inutilité." Convenons-en. L'Arc de Triomphe est une inutilité. Il ne sert qu'à être admiré, qu'à rappeler de grands et nombreux souvenirs de notre passé de gloire. Ce n'est rien. Et pourtant nous som-

mes heureux d'appartenir à une nation chez laquelle il est d'usage de ne pas songer seulement à ce qui peut être utile mais d'avoir assez de patriotisme, assez d'appréciation artistique pour souhaiter de posséder beaucoup de ces monuments inutiles qu'on ne se lasse jamais de trouver beaux. Qu'ils restent debout sous le soleil ardent des midis d'été, sous les tempêtes glaciales de l'hiver, à l'heure des beaux couchers de soleil qui jetant de derniers feux entre les arches, en irrisent la base, en dorent le sommet; qu'ils se dressent dans la nuit étoilée ou obscure, qu'ils soient visibles de partout en plein jour, toujours devinés dans l'ombre nocturne, sans cesse rappelant à Paris qu'ils dominent le sublime passé ou les superbes traditions de la France. Et nous en serons fiers, en raison de tout ce qu'ils représentent.

"Les arcs de triomphe seraient un ouvrage futile, et qui n'aurait aucune espèce de résultat, que je n'aurais pas fait faire si je n'avais pensé que c'était un moyen d'encourager l'architecture. Je veux avec les arcs le triomphe alimenter l'architecture de France pendant vingt ans."

Ces paroles attribuées à Napoléon Ier donneraient à supposer que l'Empereur, au moment où il faisait promulguer, le 18 Février 1806, l'ordre relatif à la construction de l'Arc de Triomphe de l'Etoile en l'honneur des Armées françaises n'avait d'autre but que d'encourager les arts. On peut se permettre de croire qu'il en était autrement, et qu'après Austerlitz, il se mêlait bien à cette idée un peu d'orgueil personnel, le désir d'immortaliser son nom en même temps que les faits d'armes glorieux des généraux et soldats dont la bravoure venait de l'aider à écraser l'Autriche et la Russie. Quoi qu'il en soit, il voulut que l'on commençât de suite à faire les plans et qu'on les lui soumît. Le choix fut difficile entre toutes les idées des concurrents, mais il s'arrêta enfin sur deux d'entre eux qui furent chargés de travailler à de nouveaux projets. L'Empereur était pressé. Il voulait que l'oeuvre fût grandiose. On le savait. On commença les fouilles et les fondations sur une vaste échelle, laissant à plus tard l'adoption par Napoléon d'un projet qui n'existait encore qu'à l'état de conception un peu vague. L'inscription sui-

vante montre avec quelle hâte furent poussés les premiers travaux. "L'an 1806, le quinzième d'Août, jour de l'anniversaire de la naissance de sa majesté, Napoléon-le-Grand, cette pierre est la première qui a été posée. Le Ministre de l'Intérieur, M. de Champagny." "Mais tout n'alla pas si vite, une fois cette première pierre posée. Les plans du monument restaient incomplétés, les deux architectes ne s'entendaient pas. Pour faire avancer les choses et mettre fin à toutes les querelles, il fallut laisser la direction entre les mains d'un seul architecte. Aussi trois ans après l'évènement auquel je viens de faire allusion Raymond était-il écarté. Resté seul, Chalgrin dirigea la construction jusqu'à sa mort en 1811. Ce n'est pas mon intention d'entrer ici dans des détails concernant l'exécution des travaux. Ce que je me propose, c'est de vous montrer ce que ce monument de la grande armée représente pour nous Français, de vous rappeler quelques pages de l'histoire de l'Empire et même de la Révolution, inscrites par nos artistes sur toutes les faces de cet arc imposant et massif.

La pensée qui a déterminé l'érection de ce colosse de pierre est une pensée énorme. Il n'y avait rien de petit dans le génie de Napoléon. Ce sont les victoires de ses soldats qu'il veut consacrer, la gloire de ces guerriers obscurs, héroïques mais inconnus, perdus dans la masse des hommes qu'il conduit à la conquête des villes de l'Europe, c'est la marche de leurs colonnes sur tous les chemins de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Autriche, c'est le triomphe de ses armées sur tous ceux contre lesquels il les jette. Et pour donner forme à cette vaste pensée, il faut quelque chose de gigantesque, une masse superbe, bien posée, solidement carrée. L'arc à colonnes des Romains, sur le modèle duquel il fait construire l'arc du Carrousel ne répondrait pas ici à la grandeur de ce qu'il a voulu célébrer. C'est un arc à piédroits que cette pensée exige, immense, géant. Ainsi Chalgrin l'a-t-il conçu. Et ce monument dont la construction a été arrêtée pendant neuf ans sous la Restauration ne sera terminé et inauguré qu'en 1836.

Les groupes de sculptures et les bas-reliefs qui en font la décoration montrent qu'au cours de

la construction, l'idée primitive a subi quelques modifications. C'est principalement la campagne de 1805, c'est Austerlitz surtout que l'Empereur avait voulu glorifier. La Restauration pour un temps a eu d'autres idées, mais avec Louis-Philippe on a presque fait retour à la pensée de Napoléon, en l'élargissant encore cependant, et l'arc, tout en restant le monument de la grande armée est destiné alors à célébrer la gloire des soldats de la République tout aussi bien que celle des héros de l'époque impériale.

Contre les piédroits de chacune des grandes faces se trouvent des groupes colossaux. Sur la face qui regarde l'avenue des Champs-Elysées et le jardin des Tuileries à droite, la Marseillaise de Rude, le groupe représente le départ des volontaires pour la frontière en 1792. J'y reviendrai dans un instant. A gauche, le sculpteur Cortot a représenté le Triomphe. C'est 1810. L'empire est à son apogée. Les villes se courbent vaincues et font, agenouillées, leur soumission à L'Empereur. Un captif enchaîné, des trophées d'armes représentent les lauriers conquis, les nations subjuguées. La Gloire couron-

ne Napoléon. L'Histoire inscrit les noms des victoires célèbres, la Renommée les publie.

Sur l'autre face qui regarde l'Avenue de la Grande Armée et la porte de Neuilly sont représentées la Résistance et la Paix. A côté de la joie du parti royaliste à la vue de la France envahie, et des actes honteux dont certains de ses adhérents se rendent coupables, 1814, c'est la défense du pays, la résistance héroïque du paysan à l'invasion du sol de France, sa terre. Ce sont les Marie-Louise en sabots, sans instruction militaire, se battant comme de vieux grognards à Montereau, à Bar sur Aube, à Craonne contre des forces trois ou quatre fois supérieures. Ce sont encore ces mêmes conscrits mêlés à la garde nationale, 4,000 d'abord, puis 3,000, puis réduits peu à peu jusqu'à moins de 500 interrompant leur retraite par moments, et se retournant pour faire face 10 heures à l'ennemi, sabrés par une cavalerie qui de 6,000 au commencement de la lutte va toujours augmentant jusqu'à plus de 20,000, hachés par 72 pièces de canon, refusant de se rendre, jusqu'à ce que Pacthod, Ancey, Delort et d'autres généraux qui les

commandent, remettent leurs épées aux parlementaires pour faire cesser le combat, épargner les derniers combattants et sauver du carnage ceux qui restent encore debout. Il faut lire Henry Houssaye pour avoir une idée de l'intrépidité dont firent preuve les défenseurs du sol français pendant ces journées où la défaite même était glorieuse et excitait l'admiration de l'ennemi, de l'Empereur Alexandre de Russie. C'est alors qu'on regrette, si l'on est Français surtout, que tant de courage ou de désespoir n'aient pu empêcher les alliés et ce même empereur Alexandre de venir à Paris se faire acclamer par des gens las de l'Empire et de la guerre sans fin, qui ne surent pas comprendre qu'au jour de la défaite et de l'invasion, qu'elles que fussent leurs opinions politiques, pour accueillir les vainqueurs du pays, le silence seul était grand. C'est le départ pour cette lutte désespérée qu'Etex a représenté, c'est cette lutte même plutôt, les jeunes gens défendant le pays, les adolescents, les vieillards blessés, frappés à mort, les enfants tués, les femmes en larmes s'efforçant de retenir leurs époux que le génie de l'avenir

pousse à la résistance.

L'autre groupe représente la fin des guerres; c'est 1815. C'est la paix, l'épée remise au fourreau, le soldat de retour aux champs, préparant les labours, les semailles et les moissons futures. Les femmes peuvent élever leurs enfants sans crainte, les hommes dompter leurs bestiaux et les remettre à la charrue. Minerve est là pour assurer la tranquillité.

Sur ces trois sujets ont été composées des oeuvres correctes; des groupes honnêtes, pondérés, dans le goût néo-grec à la mode de l'époque où ils furent conçus, mais qui n'ont rien d'extraordinaire, rien d'enlevé, et l'on ne peut s'empêcher d'avoir l'admiration un peu froide en les examinant. Pour s'enthousiasmer, c'est au groupe de Rude que l'on retourne, à la Marseillaise, au départ, symbolisant l'élan, l'ardeur, l'enfièvrement de 1792. La frontière est menacée. Le duc de Brunswick a lancé son manifeste. L'ennemi est aux portes; il entre sur le territoire. Longwy est pris. Verdun s'est rendu. La partie est en danger. Le drapeau noir flotte sur l'Hôtel de Ville et sur les tours de

Notre-Dame. Le toscin sonne.'' C'est la charge sur les ennemis de la patrie'' crie Danton à la tribune. La Marseillaise va naître. Elle est née. A ses accents la France se lève; elle court aux armes, se précipite aux frontières, chasse l'ennemi du territoire, déborde sur ses provinces. Elle est lancée; elle ne s'arrêtera pas de 20 ans. C'est cet élan que le sculpteur Rude a symbolisé dans son groupe immortel. Jeunes gens, hommes mûrs, tous partent entraînés par leurs chefs. Les vieillards donnent les conseils de l'expérience; du doigt ils indiquent l'ennemi. Sur tout cela plane le génie de la guerre, ailes déployées, glaive en main, appelant aux armes et guidant la marche à la frontière; le groupe emporté dans son mouvement superbe prend l'aspect d'une chose vivante, animée, marchante, on ne peut plus moderne, à cette époque de la froide correction néo-grecque. Le sculpteur auquel appartient cette conception s'y montre bien en avant de son temps. La Marseillaise de Rude prouve qu'avant Rodin, cet artiste a su donner la vie à la pierre sculptée.

Au dessus de cette composition, entre l'im-

poste de la grande arche et l'entablement est un bas-relief représentant les funérailles de Marceau. Un autre lui fait pendant, sur la même face. Il s'en trouve aussi deux, en même position du côté qui regarde Neuilly, puis un au dessus de la petite arche de chacune des faces latérales. Les sujets traités par les artistes auxquels ils sont dûs se rapportent tous à l'histoire de nos guerres de la Révolution et de l'Empire. Le premier, si nous voulons suivre l'ordre chronologique, nous rejette en arrière jusqu'au 6 novembre 1792. C'est la bataille de Jemmapes. Dumouriez est à l'armée, de retour de Paris où il s'est rendu après la campagne de l'Argonne. Son plan d'étendre la France jusqu'aux limites naturelles a été adopté. Il lui faut envahir la Belgique pour rejeter l'ennemi derrière le Rhin. C'est ce qu'il va faire. Il marche droit sur les Autrichiens, les rencontre à Jemmapes, les attaque et se rend maître du champ de bataille après un combat où les volontaires de Paris, sur le point de lâcher pied sous la mitraille qui les broie, sont ralliés par leur chef, le duc de Chartres, alors général Egalité, plus tard roi des Français sous

le nom de Louis-Philippe, qui les conduit à l'assaut et à la prise des redoutes ennemies. Jemmapes n'est point une grande bataille, mais comme Valmy elle fait date. C'est une des premières victoires révolutionnaires. Elle étonne l'Europe qui s'attendait à voir culbuter les recrues indisciplinées dont se composait alors la plus grande partie de l'armée. Marochetti a représenté Dumouriez, suivi de son état-major, ranimant l'ardeur de ses troupes qu'il sent faiblir. On peut suivre aussi près des villages de Jemmapes, Cuesmes et Berthaimont plusieurs des péripéties de la bataille, attaque du flanc droit de l'ennemi, charge désordonnée de la cavalerie autrichienne sur la gauche. Parmi les généraux qui accompagnent Dumouriez, on remarque le duc de Chartres.

Au dessus du groupe de Rude sont représentées les funérailles de Marceau. C'est à l'armée de Sambre et Meuse en 1796, avec des troupes manquant de tout. Marceau a combattu à Dietz et à Limbourg contre des forces écrasantes. Il est cependant maître de la situation, mais par suite d'une faute de Castelverd aban-

donnant la Lahn, il a dû se replier sur Molzberg puis sur Freyligen et Altenkirchen, défendant sa retraite pied à pied et profitant de tous les obstacles pour tenir tête à l'ennemi qui le pousse. Il vient de sortir de la forêt d'Hochstenbach; il va s'enfoncer dans le défilé d'Altenkirchen. Il suspend sa marche sur l'ordre de Jourdan, rentre avec son arrière-garde dans la forêt pour continuer à protéger la retraite, et comme il s'avance pour reconnaître l'ennemi, est atteint d'une balle tirée par un chasseur tyrolien caché dans les broussailles. Ses soldats le transportent jusqu'à la ville où l'armée en retraite se voit forcée de la laisser derrière elle. L'archiduc Charles, les généraux ennemis lui prodiguent les marques de respect et de sympathie. On l'entoure de soin. Inutile; il meurt à 27 ans. Son corps transporté à Coblentz est enseveli sur le glacis du fort Petersberg au bruit de l'artillerie des deux armées.

1796 encore, mais un peu plus tard, pendant la campagne de Bonaparte en Italie. Beaulieu, Wurmser ont été battus. C'est le tour d'Alvinzi maintenant. Et le bas-relief nous représente

un incident d'un des combats célèbres de cette partie de la campagne. C'est Arcole. Bonaparte veut s'en emparer, il le lui faut. Toutes les attaques dirigées par Augereau contre le pont sur l'Alpone que les Autrichiens défendent avec rage ont été sans succès. Ses troupes décimées par le feu nourri des ennemis s'arrêtent et hésitent. Tous les efforts sont inutiles. Le courage va les abandonner. En vain Augereau saisissant un drapeau s'élance sur le pont pour entraîner ses hommes. Personne ne le suit. De Ronco où il est posté, Bonaparte a vu tout cela. Il a galoppé vers Arcole, s'est jeté sur le pont à la tête des soldats. Le sculpteur a représenté le moment où le général se précipite en avant suivi de ses hommes qu'il conduit jusqu'à la bouche du canon de l'ennemi. Ce n'est pas tout à fait exact au point de vue historique et le mouvement de Bonaparte fut suivi pour lui d'un petit accident plutôt comique que le sculpteur de ce bas-relief n'avait pas à placer dans un motif de décoration d'arc de triomphe.

La campagne d'Egypte a fourni le sujet du morceau exécuté par Chaponnière et qui fait

pendant sur la face du côté de Neuilly à celui que nous venons de voir. Là se trouve représentée la prise d'Alexandrie. L'expédition ne fait que commencer, c'est en Juillet 1798. Bonaparte vient de débarquer et de réunir plusieurs milliers d'hommes sur la plage à quelques lieues de la ville. Kléber les commande. Le général en chef marche avec eux sur Alexandrie, livre l'assaut et s'en empare. L'artiste nous a montré ici les Français déjà sur les remparts où ils sont montés avec Kléber. Ce dernier blessé à la tête fait encore un geste dans la direction de l'ennemi. Plusieurs incidents de guerre sont figurés par les attitudes des braves qui le suivent.

Comme pendant à la mort de Marceau se trouve, sur la face de l'avenue des Champs-Elysées, la représentation de la bataille d'Aboukir. Bonaparte a fait la conquête de l'Egypte, puis s'est mis à l'administrer avec une admirable sagesse, mais il a beau faire le musulman, on ne se soumet pas partout et la confiance manque en ces Français vainqueurs dont l'impiété révolte tout bon mahométan. Il faut apaiser un soulève-

ment au Caire, faire face à des armées nouvelles, entreprendre une expédition en Syrie. Voici Jaffa, St Jean d'Acre contre lequel les assauts échouent, le mont Thabor où Bonaparte délivre Kléber enveloppé par les Mamelucks puis Aboukir. Dans cet endroit même où sa flotte avait été détruite par Nelson, Bonaparte venu du Caire avec six mille hommes attaque des forces turques infiniment supérieures, abritées derrière des retranchements et les culbute dans la mer. Le combat est terminé et le bas-relief montre un aide de camp amenant à Bonaparte le chef des troupes turques fait prisonner par Murat.

La dernière composition, oeuvre de Geethers se trouve sur la façade latérale de droite. C'est Austerlitz "sa plus belle bataille et sa plus signalée victoire", dit Albert Sorel parlant de Napoléon. L'Empereur a quitté Boulogne en hâte à la nouvelle de l'entrée des Autrichiens en Bavière. Une formidable coalition le menace. C'est la Russie, alliée à l'Autriche, coalition rendue encore plus forte par l'adhésion ouverte du roi de Suède et les menées secrètes de la cour de Naples. Et toujours la vieille ennemie, l'An-

gleterre, sur les côtes de laquelle il n'y a qu'un moment il songeait encore à débarquer avec toute une armée. Ce projet est abandonné de suite et avec une rapidité effrayante, Napoléon se porte sur l'ennemi qui depuis quelque temps tout en se préparant l'amusait par des protestations pacifiques et croyait le surprendre par un acte d'hostilité inattendu. L'Empereur croit s'être assuré la neutralité des princes allemands et celle de l'électeur de Bavière. Tout son effort se concentre sur ce pays. C'est par là qu'il veut pousser jusqu'à Vienne. Ney enlève Elchingen, l'armée bat les Autrichiens, Mack capitule à Ulm. Bien que la Prusse se déclare contre eux; Napoléon marche sur Vienne, y entre, pénètre dans la Moravie, vient prendre position sur le plateau d'Austerlitz, défait complètement les Russes et les Autrichiens et les rejette en désordre sur la route de Presbourg. Le sculpteur a montré l'armée en pleine bataille, les Français se précipitant sur l'ennemi et le refoulant malgré une lutte acharnée. Un peu plus loin, la déroute commence, une division repoussée veut s'enfuir sur les étangs qui bornent le champ de

bataille. La glace se rompt. Elle s'engloutit.

La frise du grand entablement offre un bas-relief s'étendant sur tout le pourtour du monument. Du côté de Paris, c'est le départ des armées; enrôlement volontaires à l'autel de la patrie, distribution des drapeaux aux chefs par les représentants du peuple, marche des troupes vers la frontière. De l'autre, c'est le retour, la distribution des couronnes aux vainqueurs chargés de trophées rapportés de leurs expéditions et qu'ils offrent à la France.

Il faudrait des heures pour parler des maréchaux, généraux et autres officiers dont les noms sont inscrits sur ce monument, ainsi que les victoires au nombre de 126. Trente des plus célèbres sont gravés dans des boucliers au dessus de l'entablement. Il aurait été possible d'ajouter à ceux-là les souvenirs d'autres faits d'armes. Mais on peut trouver qu'il y en a assez. Il y a de quoi être fier. Et si quelqu'un d'entre vous s'étonne qu'aucun nom de défaite n'y figure, qu'il lui suffise de songer que ce n'est pas ce qu'on écrit sur un arc de triomphe. Les ennemis de la France ont inscrit ces noms sur leurs

propres monuments. Le nombre n'en est pas si grand durant cette époque de gloire pour les armes françaises, et vous conviendrez, j'en suis sûr, que Napoléon et ses généraux ne pouvaient raisonnablement pas accaparer tous les lauriers. Il fallait bien en laisser quelques-uns à certains des grands guerriers auxquels ils tinrent tête. Les succès des armées de la République et de la Grande Armée conduite par Napoléon sur tous les chemins de l'Europe, pénétrant dans toutes les capitales l'une après l'autre, imposant la loi à tous pendant de longues années sont encore assez grands pour ne pas être anéantis par le coup de tonnerre de Waterloo. Si de tout le territoire conquis il n'est rien resté à la France, il reste du moins aux braves qui s'en étaient emparé l'arc immense construit à leur taille et sur lequel se lisent les hauts faits qu'ils ont accomplis et les noms de ceux qui les ont guidés. Ce monument leur était dû. Vingt ans de fatigues courageusement supportées et de victoires noblement gagnées leur ont donné droit à l'admiration de la postérité. L'arc de triomphe est là pour la perpétuer.

J'ai dit en commençant que c'était une belle inutilité. Pas absolument, car il sert quelque fois. On l'emploie pour les réceptions de souverains. C'est la porte monumentale par laquelle ils entrent dans Paris. Il est vrai de dire que c'est par là que les Allemands en 1870 ont pensé qu'ils pouvaient faire une belle entrée dans la capitale, et c'est là un souvenir pénible qui au milieu des évocations de batailles épiques et de fantastiques chevauchées à travers l'Europe vient nous attrister un instant quand nous contemplons ce monument.

Un autre souvenir qu'il rappelle est celui de l'apothéose de Victor Hugo, la veillée de la mort dans la nuit du 23 mai 1885. Le grand poète venait de s'éteindre et pour la France entière, sa mort était un deuil immense. Tout le pays s'associa dans une idée, celle de lui faire des funérailles nationales, absolument dignes de lui. Cependant, le testament de Victor Hugo faisait connaître à tous qu'il voulait que son corps fût transporté au cimetière dans le corbillard des pauvres. C'était son dernier désir. Il fallait le respecter. Que faire? La clause du testa-

ment ne s'appliquait qu'au transport du cercueil. L'idée fut suggérée par Garnier de transformer l'Arc de Triomphe en chapelle ardente où durant toute la nuit de la veillée mortuaire seraient placés sous la grande arche, sous un haut catafalque, les restes du plus illustre poète du XIX[e] siècle. De longs crêpes noirs descendant du sommet de l'arc voilaient de leur deuil le monument tout entier. D'énormes flambeaux brûlaient et fument aux quatre coins du catafalque entourant de leurs lueurs ce sombre édifice. Essayez un instant de vous figurer l'impression produite par cette veillée, inoubliable pour tous ceux qui y ont assisté. La masse noire du monument rougeoie dans la nuit sous la clarté fumeuse des torches. Dans cette lueur se détache, sous la grande arche, visible au loin, de l'avenue des Champs Elysées et, de l'autre côté, de celle de la Grande Armée, l'édifice de parade mortuaire, sous lequel repose le corps. La foule monte des avenues, se presse sur la place, retenue par les agents de police et par la troupe commandée pour le service d'ordre. Cette masse ondoie, houleuse, pleine de respect pour-

tant, gardant le silence des grandes douleurs. Le seul bruit qu'elle fasse entendre est celui du piétinement de ses milliers d'hommes en marche, passant lentement, venus rendre les derniers devoirs à leur poète aimé. Elle n'approche qu'à une centaine de pas du monument. Il est gardé par une longue ligne de cuirassiers à cheval, immobiles, la torche au poing, lugubres, fantastiques sous le rouge éclat des flambeaux reflétés par leurs cuirasses bien fourbies. Et le peuple passe, passe, ainsi toute la nuit, émotionné, saisi par l'événement, impressionné par le grandiose spectacle, tandis que quelques groupes, amis, parents, veillent jusqu'au matin autour de la bière; tels, des fantômes.

Il y eut un jour où l'Arc de Triomphe fut sur le point de devenir un monument utile et de servir pendant un temps de porte d'entrée à une exposition universelle. C'était avant 1900. On discutait la question de savoir s'il fallait encore une fois convoquer le monde à une de ces immenses fêtes de l'humanité. A Paris on était las de ces choses, et les habitants étaient bien prêts de trouver que les avantages qu'on en retire sont

loin de compenser les désagréments de toutes sortes auxquels ils assujetissent la ville. L'idée allait son train, cependant. Une commission fut nommée pour examiner la question et pour discuter les plans généraux. On ne savait trop où placer l'Exposition. Le Champ de Mars avait tant de fois servi; les Champs Elysées aussi; de plus il n'était pas sage de risquer de détruire la beauté de cette promenade tant aimée des étrangers et des Parisiens. La discussion traînait, on ne savait que faire. Aucune idée ne semblait sourire au comité assez peu désireux peut-être, à ce moment, de voter l'urgence de la chose. Coquart, architecte et membre de l'Institut, se lève disant: "Messieurs, je ne vois pas bien l'utilité d'une exposition nouvelle, mais si nous la voulons, pourquoi ne pas nous éloigner des lieux où les précédentes ont été tenues. L'exposition, je la mettrais, moi, à Neuilly. J'en ferais quelque chose d'immense. L'arc de Triomphe de l'Etoile en serait la porte monumentale. On y arriverait par toute la longueur de l'avenue des Champs Elysées."

C'était une superbe idée, elle ne manquait pas de grandeur, et cependant, il me semble heureux qu'elle n'ait pas été adoptée, que l'arc ne soit pas devenu la porte d'entrée triomphale de l'exposition de 1900, mais soit resté le monument de

la Grande Armée.

Et maintenant, laissez-moi vous lire pour terminer et pour servir de conclusion à la série de tableaux que je viens de faire passer sous vos yeux, une page que je transcrivais il y a peu de temps d'un ouvrage dont j'ai malheureusement négligé de noter l'auteur. C'est tout simplement, ainsi que vous le verrez, le résumé d'un article écrit par un de nos écrivains. Il s'y trouve une erreur, que je laisserai telle quelle dans ma lecture, tout en la rectifiant ici. C'est bien en 1836 qu'eut lieu l'inauguration de l'arc, mais la translation des restes de Napoléon est de 1840.

"En 1836, quand les restes de Napoléon furent ramenés de Ste Hélène, le magnifique Arc de Triomphe qui termine la grande avenue des Champs Elysées à Paris fut inauguré. Frédéric Soulié a profité de cette coïncidence pour écrire un longue article intitulé." La Revue des morts!

Après que les myriades de lumières qui éclairaient toutes les avenues des magnifiques terrains des Champs Elysées pendant la soirée de la célébration eurent été éteintes et que les piétinements de la vaste multitude et le murmure des voix eurent fait place au silence et à l'obscurité de la nuit, on entendit un bruit, pareil au battement d'aile d'un aigle qui passe. Et voilà qu'une

ombre colossale parut debout sur le sommet de l'Arc de Triomphe. C'était celle de Napoléon enveloppé du manteau bleu dans les plis duquel il s'était drapé au soir du lendemain de la bataille de Marengo. Comme il se tenait debout, jetant un coup d'oeil sur la scène, il appela à son côté l'ombre de son fils, puis il fit accourir de leurs lointains champs de gloire ses vastes armées assoupies. D'Egypte, de Palestine, d'Italie, d'Espagne, des neiges de la Russie et des glaciers des Alpes, de Marengo, et d'Austerlitz, et d'Iéna, et de Friedland, et de Leipsig, et de Waterloo, les armées ensevelies conduites par leurs chefs respectifs, se levèrent et se portèrent silencieusement et rapidement en avant. Comme elles approchaient de la voûte de l'arc sous lequel elles devaient passer, Napoléon désignait de l'épée à son fils chacun de ses héroïques chefs. Kléber, Desaix, et Lannes portant la bannière de Lodi et le sabre d'honneur de Marengo, Augereau, agitant le drapeau qu'il portait à travers la tempête de feu balayant le pont d'Arcole, Lefévre et les deux Kellerman et le brave Masséna, suivis chacun de leurs dizaines de milliers d'hommes passèrent, se succédant et leurs pas de fantômes n'éveillaient point d'échos. Et comme colonne après colonne s'engouffrait sous l'arc, l'ombre colossale debout sur le sommet

commandait: Serrez les rangs et en avant, car le matin approche et je veux vous voir tous avant que le jour naisse. Les braves grenadiers s'avançaient, suivis comme c'était leur coutume dans les charges désespérées par les escadons de Bessières, Murat, sur son coursier fringant baissant la tête en caracolant sous la voûte comme si la plume de son chapeau eût pu atteindre le sommet de l'arc, Poniatowski et Rapp, et, le dernier de tous, Ney, le brave des braves, sans armes, pâle et percé de blessures qu'il n'avait reçues sur aucun champ de bataille défilèrent avec leurs milliers de soldats et le spectacle prit fin. Mais avant qu'ils disparussent, l'ombre colossale se baissa et désigna l'arc de la pointe de son épée. Un éclair soudain en illumina les côtés, et là, ces héros virent leurs noms gravés dans le roc impérissable.

Aux premières lueurs de l'Aurore dans l'Est, la vaste et fantastique armée disparut.

La sentinelle de garde, cette nuit-là à l'entrée de l'Arc raconta que toute la nuit le vent gémit et s'engouffra avec d'étranges murmures dans les arbres des Champs Elysées et sous la voûte de l'Arc. C'était la marche rapide des colonnes de fantômes dans cette "Revue des Morts!"